

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Le volet en ligne

145 *Léa Silhol, la ba-tisseuse*
Jess Kaan

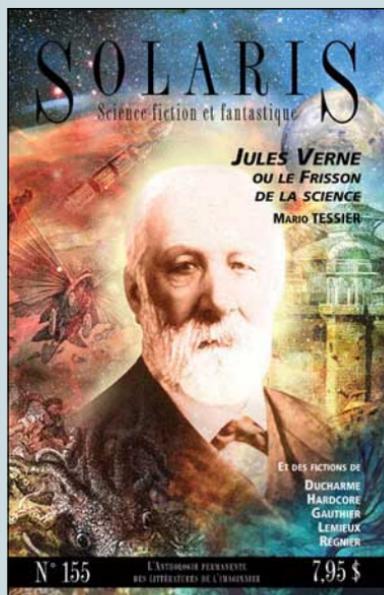
157 *Lectures*
R. Bozzetto, R. D. Nolane, E. Girard et J. Pettigrew

161 *Sci-néma*
D. Sernine, H. Morin et C. Sauvé

N° 156

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec et Canada : 27 \$

États-Unis : 27 \$US

Europe (surface) : 32 euros

Europe (avion) : 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

Solaris, C.P. 5700, Beauport (Québec) Canada G1E 6Y6

Courriel :
solaris@revue-solaris.com

Téléphone :
(418) 525-6890

Fax :
(418) 523-6228

Nom : _____

Adresse : _____

Veillez commencer mon abonnement avec le numéro :



Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 156 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 156 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : septembre 2005

© **Solaris** et les auteurs



Léa Silhol, la *ba-tisseuse*

par **Jess Kaan**

Les voix d'encre de l'imaginaire francophone ont trouvé une teinte inimitable en la personne de Léa Silhol, une écriture qui « dépasse le mythique, affronte le fantastique et ose le poétique »¹. Tantôt baroque, tantôt shakespearienne lorsqu'elle met en scène des immortels emplis des tourments inhérents à leur condition, l'écrivaine captive son public par un style éblouissant nous rappelant parfois celui de la princesse anglaise de la fantasy, Tanith Lee, dont elle est une grande admiratrice.

Auteure de fantastique et de fantasy pour l'essentiel², Léa a apporté à ces genres un souffle puissant et revigorant qui leur faisait trop souvent défaut. Loin des combats épiques et autres quêtes, succédanés du **Seigneur des Anneaux**, elle met en scène des personnages profonds et capables de briser la mer gelée en nous, des êtres confrontés à leur destinée dans ce que ce terme suggère de plus noble. Comme un juste retour, le Prix Merlin, récompense décernée par le public, est venu couronner son premier roman **La Sève et le Givre** paru en 2003, marquant ainsi l'attachement du lectorat à cette tonalité si particulière, tellement intense, passionnée et vibrante, en un mot, silholienne.

Qualifiée d'écrivaine de *hard fantasy* par René Beaulieu sur une liste de diffusion Internet, par référence au courant de la *hard science* dans la science-fiction, Léa Silhol puise à la racine des mythes pour offrir au lecteur une totale immersion dans un monde résolument différent, celui des Dieux, des proscrits et surtout des héros d'exception. En effet, ses personnages se révèlent de vrais acteurs de leur destin, incapables de passivité. Que l'on songe à son héroïne Angharad ou aux Fays, cette conteuse hors pair évoque la lutte pour la vie envers et contre les aléas qu'elle peut receler. À cela s'ajoutent des détails essentiels conférant à ses écrits une touche réaliste, voire tactile.

De son parcours universitaire mêlé de mythes et d'art, notre tisseuse de trames a conservé intact son amour des mythologies et des symboles dont elle use comme d'une fragrance sublime et subtile. Sa confrontation des sources dénote son perfectionnisme intrinsèquement lié à ce don d'elle-même. Car dans chacune de ses œuvres, Léa écrit avec son âme, mais surtout elle offre ce qu'elle a en elle : son intégrité de femme.

Lorsque je l'ai interviewée en 2001³, elle me confiait « commencer une histoire si tu ne veux pas saigner pour elle, ça ne rime à rien ». Je vous invite maintenant à faire connaissance avec une grande dame de la fantasy française, à découvrir son style et à arpenter ses univers. Néanmoins, je vous préviens, entrer sur les terres de féerie en compagnie de la Tisseuse, c'est s'apprêter à y demeurer pour l'éternité... Vous voilà avertis, suivez-moi.

Qui est Léa Silhol ?

Parler de celle qui se voit, en ce qui concerne son travail d'écrivain, comme l'élève des Parques, de la Tisseuse, ce n'est pas simplement évoquer une auteure, mais également une personnalité hors du commun. Léa possède de multiples talents. Elle cumule avec un vrai bonheur les qualités d'auteure, d'anthologiste et d'analyste spécialisée dans les figures du vampire et de la féerie.

Née le 3 janvier 1967 à Casablanca (Maroc), elle ne vivra que six mois dans ce pays. Son certificat de naissance porte alors la mention de « mère inconnue » car Léa est le fruit d'une union franco-marocaine à une époque où les ressortissants locaux n'ont pas le droit d'épouser d'étrangers. Cette injustice lui fera prendre conscience très tôt de la relativité de la notion d'identité et d'altérité, lesquelles sont omniprésentes dans son œuvre. À la question « Qu'est-ce que je déteste le plus dans mon physique ? », elle répond avec une sincérité évidente sur son site Internet : « Ne pas avoir dans les veines une goutte de sang de chaque peuple au monde. » Qu'est-ce que l'identité sinon

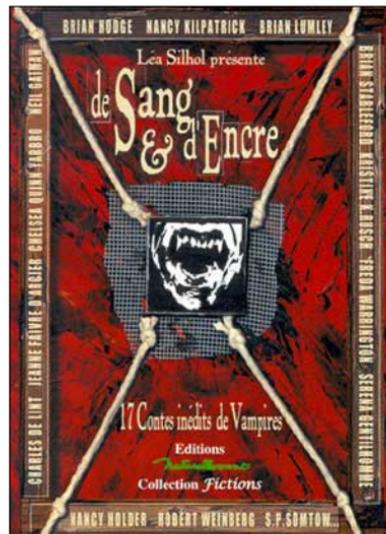
ce que l'on cherche à conquérir tout en restant en accord avec ses principes ?

Nourrie de fantastique et de SF par une grand-mère boulimique de lecture, elle fait pourtant remonter son envie de devenir écrivain à la lecture du roman **Le Lion** de Joseph Kessel. Cette œuvre splendide la touche, la submerge alors qu'elle n'a que neuf ans et suscite en elle cette envie d'écrire. Parce que « l'écriture est ce qu'il y a de plus proche de la magie », vous dirait-elle. Son parcours personnel, privé dirai-je, est parsemé de multiples deuils, ceux d'êtres aimés, qui vont l'inciter à mettre entre parenthèses ce besoin d'écrire de 1989 à 1998, date à laquelle elle publie son premier texte dans le fanzine **Requiem**, fanzine qu'elle a contribué à créer. En effet, en 1995, Léa et des amis passionnés comme elle par le mythe du vampire constatent le manque d'une structure de type associative sur ce thème. Ensemble, ils réagissent sur un coup de tête. Le Cercle d'Études Vampiriques (C.E.V) ne tarde pas à voir le jour. Cette association va bientôt publier le fanzine **Requiem** qui acquiert très vite le statut de prozine. [NDLR : Ne pas confondre avec l'ancien nom de **Solaris**, qui s'est aussi appelée **Requiem** de 1974 à 1979.]

Le 30 novembre 1997, le C.E.V célèbre le centenaire de la parution de **Dracula** de Bram Stoker en organisant à Montpellier une série de conférences sur le thème du Comte et de sa famille⁴.

C'est cet intérêt pour la figure vampirique qui lui vaut de diriger en 1999 sa première anthologie **De Sang et d'Encre** aux Éditions Naturellement. Cette œuvre, bâtie sur le principe de l'équipe de rêve, réunit les auteurs phares du vampirisme parmi lesquels Jeanne Faivre d'Arcier, Neil Gaiman, Brian Hodge, Nancy Kilpatrick, Brian Lumley, S.P. Somtow, Robert Weinberg...

En parallèle, Léa Silhol reprend enfin la plume. Elle publie plusieurs nouvelles dans des fanzines réputés et attire ainsi l'attention de la critique sensible à son écriture résolument à part. Sa première nouvelle professionnelle paraîtra en 1999 dans l'anthologie **Jour de l'an 1000** aux Éditions Nestiveqnen, il s'agit de « Mille Ans de Servitude » qui met en scène Judas.



1999 est une année charnière dans la carrière de Léa Silhol. Tandis que la France s'extasie et n'a d'yeux que pour la grande éclipse, une nouvelle maison d'édition voit le jour : les Éditions de l'Oxymore qu'elle a contribué à créer avec d'autres passionnés d'imaginaire. Très vite, l'Oxymore va se forger une réputation d'éditeur avec lequel il faut compter. Publiant d'abord un ouvrage d'analyse, puis des anthologies mêlant auteurs anglophones et francophones confirmés et débutants, cet éditeur va jouer la carte du livre, objet de plaisir pour tout lecteur qui se respecte. Ayant suivi un cursus artistique, Léa Silhol est à l'origine de cette politique éditoriale marquée, le mélange de la qualité littéraire alliée à la beauté de l'ouvrage. La présence d'illustrations originales accompagnant chaque nouvelle contribue à la réputation de sérieux de cet éditeur qui se verra décerner le Prix Bob Morane dès 2002 pour « la qualité de l'ensemble de ses publications ».

Directrice de plusieurs anthologies périodiques chez l'Oxymore, Léa Silhol nous régale de ses thèmes de prédilection, les vampires, les fées, la femme obscure, Venise noire, mais elle contribue également à introduire en France un sous-genre : la fantasy urbaine. La superbe anthologie **Traverses** publie entre autres Kristine Kathryn Rusch qui obtient le Prix Imaginales pour sa nouvelle « L'Étrangeté du Jour » en 2003.

Cette année-là, Léa Silhol donne corps à son premier roman **La Sève et le Givre**, roman qu'elle remisait toujours à plus tard, en raison d'un emploi du temps surchargé. Nominé au Prix Merlin et au Rosny Aîné, **La Sève et le Givre** obtient le Merlin, un prix public, ce qui ravit d'autant plus son auteure, heureuse d'avoir su conquérir les faveurs du public, le seul vrai juge.

Directrice littéraire, auteure, Léa Silhol est aussi une femme de convictions. Sans doute est-ce pour cette raison que son ami romancier Robert Weinberg, devenu scénariste pour le Comic Cable, la transforme en personnage des *X Men*.

En 2002, après le choc (malheureusement prévisible) du premier tour des élections présidentielles, Léa Silhol organise le mouvement Auteurs Sans Fascisme (A.S.F) qui met en ligne des textes d'écrivains professionnels et d'anonymes. Elle entend faire réagir les abstentionnistes et renvoyer les électeurs de la droite nationale à leur choix de société. Critiquée par certains confrères qui se bornent à juger cette initiative inutile, voire vaniteuse, elle fait fi de ces hurleurs. Mettant entre parenthèses ses activités au sein des éditions de l'Oxymore, elle se consacre pleinement à cette cause qu'elle défend depuis toujours : la lutte contre le racisme et l'amitié entre les peuples. Pendant des semaines, elle se dépensera sans compter pour mettre

en ligne ces proses, ces craintes. La participation active et la mobilisation qu'a entraînée A.S.F. nous montrent, si besoin était, que ce combat répondait à un vrai besoin. Méprisant la dictature, l'écrasement des uns par les autres, elle s'est engagée à son tour dans la défense de la cause tibétaine.

Auteure et actrice de sa vie dans une époque emplie de doutes, la tisseuse de trames sait faire vibrer son public par un style qui lui est propre. Elle nous rappelle ainsi les conteurs d'autrefois.

La puissance d'un style

Lorsqu'on découvre l'œuvre de Léa Silhol pour la première fois, on est frappés par sa façon de nous raconter ce que l'on dénomme trop souvent histoires, comme si derrière le déploiement de son art, le métier de l'écrivain consistait à fabriquer de fort belles impostures. Son œuvre engendre un étonnant dépaysement, proche d'un transport dans le pays des contes et légendes qui ont bercé notre enfance. Mais ce voyage est source de périls pour les âmes non averties.

Parfois, à l'instar des compacts disques portant le « *Explicit content* », on afficherait volontiers une mention « *Explicit writing* » sur ses ouvrages, ses écrits recelant une palette de dangereux sentiments à l'exception notable de la mièvrerie. On pense ainsi à sa nouvelle « Lithophanie » qui nous narre l'histoire d'une princesse, coincée entre une marâtre et un père désireux de lui offrir un vitrail magnifique en guise de cadeau d'anniversaire. Lentement, le décor se craquelle et nous révèle l'asphyxie de l'héroïne, la convoitise incestueuse dont elle est la victime. En réalité, les contes silholiens nous renvoient à leurs prédécesseurs traditionnels et non à la représentation déformée que l'on en a d'ordinaire, les adaptations de Walt Disney aidant. Grimm, Andersen ne sont-ils pas d'exacts reflets de la réalité du monde ? De sa dureté aussi ? Souvenez-vous de « Hansel et Gretel » abandonnés par leurs parents, de « La Petite Marchande d'allumettes » qui meurt dans la nuit glacée...

Léa Silhol possède la grâce du conteur, le talent de nous plonger corps et âme dans les vies de ses personnages. « Russet est mon nom et c'est un nom écrit pour moi. Un nom qui parle d'arrière-saison et de clair-obscur, qui parle d'autres temps. »⁵ Ainsi se présente une dryade de la famille des Fallon. Dans cette première phrase, la tragédie est posée. Quelle destinée pour cet être hors norme dans une époque où la nature a perdu son côté sacré ?

Attardons-nous quelque peu sur les héros des nouvelles et du roman silholien. Héros est peut-être un terme mal approprié car chez Léa Silhol, le féminin l'emporte souvent sur le masculin. La

Femme occupe, il est vrai, une place prépondérante dans son œuvre actuelle. **Les Contes de la Tisseuse** mettent ainsi en scène la Gorgone, une Roussalka, une Dryade, les Parques, une Yuki Onna... Son roman suit le destin de Angharad, née des amours d'Hiver et d'Été. Toutes ces femmes, humaines ou immortelles, ont en commun de posséder la volonté de se dépasser, de surmonter les obstacles se dressant sur leur route et de vivre leur vie avec plénitude. Dans « Les Promesses du Fleuve », Aclis désire libérer Thanatos, la Mort, emprisonné dans un cachot. Tandis que l'être de malheur lui lance ces mots « tu ne peux me contraindre, mortelle. Pour cela, il te faudrait mon nom, que tu n'as pas écouté », la jeune fille réplique : « Bien-aimé, me crois-tu si stupide pour ne pas avoir, depuis le temps, deviné qui tu es ? » En un instant, la jeune bergère se place sur un pied d'égalité avec le Faucheur, empli de condescendance envers les pauvres mortels. Dans « Une Hécate et son chien », Déiphobé chassée de l'Hadès va braver les dieux et retourner solliciter de Perséphone le droit de mourir. « Runaway Train » est une nouvelle bouleversante, histoire d'amour fraternel dans tous les sens du terme, celui de la famille et de l'amitié entre individus. On y découvre Need, petite fille humaine qui décide d'emmener Gift son jeune frère *changeling* vers Frontier, la ville mythique où les Fays existent enfin et échappent à la ségrégation qu'ils endurent parmi les humains. Parlant des adultes, de ses parents notamment, l'enfant a ces mots très durs : « Ils veulent le mettre dans un centre. C'est moi qui l'emmène là-bas. MOI. » En une phrase, on ressent la détermination de la fillette, sa volonté d'aboutir et de sauver Gift d'une mort certaine.

Les hommes ne sont pas absents pour autant de l'œuvre de Léa Silhol. Moins représentés que les femmes, numériquement parlant, ils y occupent souvent une place à part. Les évoquant, Estelle Valls de Gomis écrit dans la revue **Spirale**⁶ : « Les femmes de Léa Silhol sont splendides, fragiles et cruelles, toujours majestueuses et dignes, mais [...] les figures masculines qui magnifient **Les Contes de la Tisseuse** sont bien les créatures les plus étonnantes que l'on y rencontre. » Résolument sublimes, ils incarnent une forme de perfection. Les hommes silholiens sont capables de sacrifier tout ce qu'ils possèdent par amour. On songe alors à Finstern, le monarque Unseelie, seigneur de ténèbres. Maudit par les Parques, il connaîtra la déchéance pour pouvoir espérer aimer Angharad. Mais dans le même temps, certains de ces hommes nous évoquent des remparts imprenables qui, sous des dehors de mauvais garçons, n'aspirent qu'à vivre en toute quiétude. Les Fays sont ainsi un exemple flagrant du héros silholien. Dans « Vado Mori », Jay va retourner vers ses frères, même

s'il a conscience du châtement qu'ils vont lui infliger. Se sentant coupable, il revient vers eux pour se purifier, se laver de la faute qu'il pense avoir commise.

Si au vu de cette courte présentation, vous pensiez que Léa Silhol est une romantique, j'oserais dire qu'elle est de ceux qui se tiennent au bord de la falaise et rient jusqu'au dernier moment, nous laissant dans l'incertitude quant à la conduite qu'ils vont adopter. Le plongeon ou le retour en arrière.

Outre des personnages profonds, elle comble son lecteur par un style richissime. Elle possède ainsi un sens inné de la comparaison. « Son cheval, cette nuit-là était blême comme l'os ou les rayons de la lune, et tout aussi inexorable. »⁷ Chacune de ses images est une lame à la précision redoutable, capable de susciter en chacun une vision instantanée et frappant droit au but. Mais sa véritable richesse stylistique provient avant tout du baroque de son écriture. « Au soir du neuvième jour de la captivité de Morphée, le soir d'un jour sans sommeil, un jour de miroirs, Estel quitta l'abri de sa toile et s'avança jusqu'au cercle qui retenait le dieu. »⁸ De par cette richesse stylistique, l'auteure nous invite à une représentation quasi cinématographique des scènes qu'elle décrit. Comme le démontre cet extrait de **La Sève et le Givre** où Finstern rencontre les trois Parques. « Dans l'éclaircie, auprès de la rive semée d'ajoncs de la rivière houleuse, étaient assises trois femmes vêtues de noir. Elles se tenaient, dos à dos, les trois, et seul le visage de l'une d'elles, et le profil d'une autre, étaient visibles au cavalier. » Dans ce passage, nous voici voyant par les yeux du seigneur Unseelie, entendant la rivière agitée. La description empreinte de symbolique qui suivra est semblable au tableau d'un peintre invitant sans cesse à poser le regard sur sa toile pour découvrir d'infinis détails. Il est impossible de ne pas revenir vers les textes de la Tisseuse, ne serait-ce que pour conforter sa vision, redécouvrir encore et encore la richesse de son univers. Que ce soit dans son premier roman ou dans ses nouvelles, Léa Silhol possède ce talent d'instiller une note visuelle et tactile en l'espace de quelques lignes.

Peu à peu, son œuvre s'est orientée vers des thématiques que nous classerons de manière – forcément imparfaite et certainement



arbitraire – en trois grands univers : Les cours féeriques ; Isenne, la ville des artisans du vitrail ; et le cycle de Frontier.

Les fondements d'univers

Les Cours féeriques : **Les Contes de la Tisseuse** nous ont ramenés à l'époque des dieux et autres êtres hors du commun. Ils ont aussi eu pour mérite de nous présenter certains protagonistes de la mythologie silholienne que le lecteur a retrouvé dans **La Sève et le Givre**. Finstern le seigneur Unseelie est de ceux-là. Neuvième prince d'Ombre, il règne tout puissant sur la cour de Dorcha, tout au moins jusqu'à sa rencontre avec Clotho, l'une des Parques dont il devient l'amant. Mais l'amour des immortels n'est qu'éphémère. Abandonnant et trompant cette maîtresse, il s'attirera la malédiction des trois sœurs et connaîtra le doute, les tourments⁹... Ceux-ci s'incarneront en Angharad, celle que Finstern nomme Azaleen, « celle qui est comme mon reflet ». Angharad, l'enfant d'Été et d'Hiver, l'instrument du Destin, nous renvoie, elle, aux Cours d'Hiver, notamment à l'un de ses éminents représentants, le prince du Verglas, Frost. Vengeur des siens dans la nouvelle éponyme, il sera le père d'Angharad dans le roman.

Pour tisser cet écheveau fait de nouvelles et d'un roman, Léa Silhol a travaillé en s'inspirant du folklore celtique et de la tradition féerique écossaise. On retrouve ainsi les Cours Seelie et Unseelie. Dans le roman, ces Cours se divisent en dix-neuf royaumes, 7 cours en lumière, 9 en ombre et 3 en crépuscule. À côté de cette abondante et riche mythologie, on découvre Isenne, la cité du vitrail et des couleurs.

Isenne : Mentionnée pour la première fois dans la nouvelle « Lithophanie », Isenne n'est alors évoquée qu'à travers l'un de ses représentants. La cité se consacre principalement à la réalisation de vitraux, reflet de la passion silholienne pour cet art éblouissant et de son attrait pour les couleurs. La science n'a-t-elle pas montré que les femmes ont une plus grande perception en matière de couleurs justement ?

Respectant leur sacerdoce, les artisans Isenniens ne portent que du blanc ou du noir car « les couleurs viennent des mains, et du cœur, et de la promesse des noms ; elles ne sont pas des colifichets que l'on arbore »¹⁰. Parcourue de canaux aux eaux d'un vert opaque, recelant de nombreux *palazzo*, on imagine Isenne telle une Venise intemporelle, cité qu'affectionne particulièrement l'écrivaine. Mais Isenne est autre, bruisant du souffle des forges, des marteaux battant le métal dont sont faits les vitraux exceptionnels. Des dynasties talen-

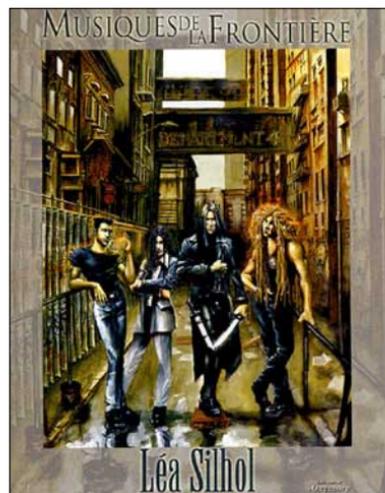
tueuses cherchent à en supplanter d'autres, mais toutes n'aspirent qu'au dépassement d'elles-mêmes, de leur Art. « Leurs œuvres pouvaient n'être qu'art, mais le plus souvent, elles étaient dotées d'autres pouvoirs, d'une magie ancienne, extrêmement puissante. » Dans cette cité étonnante, les Claro et les Oscuro sont concurrents et complémentaires à la fois, leurs créations mises ensemble leur conférant un pouvoir insoupçonné¹¹. On pourrait voir dans Isenne le reflet d'un hommage adressé à la Sérénissime, mais il semble que cette partie de l'œuvre silholienne ne soit pas aussi éloignée de celle que nous avons évoqué précédemment, mais en dire davantage reviendrait à trahir le mystère qui entoure la cité des couleurs, sa genèse notamment.

Frontier et les Fays : Dès 2000, « Runaway Train » nous a exposé la condition fay et la tragédie de ces êtres hors normes. Nés dans des familles humaines ordinaires, « nul ne sait pourquoi ni comment », ces *changelings*, dotés de visages anormaux et d'étranges pouvoirs (le *glamour*), subissent le rejet de leurs parents. D'un commun accord, les gouvernements décident la création de Centres où ces êtres pourront être abandonnés et enfermés pour la sécurité des *regs*, les hommes.

Douze Fays, les Premiers, vont modifier la donne en se rebellant et en menant des raids contre les Centres pour libérer leurs frères prisonniers afin de les mener vers la ville mythique de Frontier. Certains verront dans cette cité une allégorie d'Israël. Rien n'est moins sûr. Toutefois, la volonté de l'auteure reste de nous présenter un endroit où les Fays se réalisent parce que leur magie peut enfin s'épanouir.

En 2004, Léa Silhol a enfin publié **Musiques de la Frontière**, un recueil de nouvelles, reprenant certains textes déjà parus, épars, et d'autres inédits. La qualité de ce recueil lui a valu d'obtenir le Prix Imaginales 2005, catégorie nouvelles, pour l'ensemble des textes.

Musiques de la Frontière est une œuvre étonnante où le temps importe peu, où chaque pièce le composant trouve à s'imbriquer comme les éléments d'une alchimie littéraire donnant corps



à un chef-d'œuvre. Léa Silhol a en effet choisi de travailler selon deux angles. Tout d'abord une approche par le biais des personnages, notamment les Premiers, êtres hors normes et si magnifiques qu'ils sont représentés par des lames du tarot. Vient ensuite la vision de Frontier, ville mythique qui, telle la Cathédrale Notre Dame de Paris dans le roman de Victor Hugo, prend corps et devient personnage à part entière.

Dans « Runaway Train », le lecteur faisait connaissance avec Gift, enfant rejeté par sa famille que sa sœur, humaine dite normale, décidait de conduire vers Frontier. Le premier détail frappant à la lecture de cette histoire était le nom dont se paraient les Fays. Plus tard, nous découvrièmes ainsi Shade, Candle, Priest, autant de noms que ces êtres trouvent dans le feu, après avoir renoncé à leur appellation humaine, laquelle n'a pas de véritable signification. Là ne s'arrêtaient pas la singularité des Fays puisque ceux-ci se caractérisaient par certains pouvoirs variables selon les individus.

Plutôt que d'énumérer les différents protagonistes, il nous semble important de nous attacher à Shade, figure emblématique de ce peuple maltraité par les hommes. Dans la nouvelle « Encordés à la nuit », ce chef aussi solide que le roc va rêver de Frontier... Dès lors, il n'aura de cesse de ramener cette cité pour que les siens puissent enfin s'épanouir. « Ce pays, cette cité, je vais les trouver pour vous. Je chercherai le temps qu'il faudra, et j'y jetterai toutes mes forces. [...] Je n'abandonnerai jamais. » Souffrir pour les siens d'une manière physique tel un martyr, les libérer ont marqué ce Fay, donnant de lui l'image d'un chef dans le sens le plus noble du terme. Dans « Comme marchent les ombres », un fantôme traduit ce lien unissant le chef à la ville de tous les Fays. « Nous venons avec humilité, conscients de faire partie, nous aussi, du poids de cette cité et du fardeau de celui qui la tient entière. »

Il est vrai que Frontier n'est pas une ville comme les autres. Elle apparaît proprement magique, une tour noire rythmant le temps incertain qui s'y écoule. « Ce soir, elle compte 27 heures. Demain qui sait ? » Suivant le narrateur, nous voyons les arbres et les branches se tendre vers lui de façon imperceptible pour caresser son ombre. Et que dire de la rivière « qui ne naît ni ne va nulle part, n'entre ni ne sort de la ville, s'ajoutant à elle même sans que personne ne sache comment ». Puis nous voici montant les 397 marches à travers l'écheveau emmêlé de la forêt de Dane pour atteindre « le silence (qui) est vrai, l'absence palpable », « le ciel si près qu'on pourrait le toucher ».

Musiques de la Frontière a poursuivi cette exploration que l'on imagine volontiers infinie en nous offrant le magnifique texte

« Voix de Sève ». Dans cette nouvelle, une étudiante humaine découvre la culture des Fays, et notamment leurs bibliothèques étonnantes « où les arbres sont des livres qui parlent aux lecteurs ». Le plaisir est intense à la lecture de cette œuvre car l'auteure parvient à nous subjuguier en nous faisant suivre le cheminement de son héroïne. Comme elle, nous avons envie de dire : « J'ai oublié le chemin par lequel je suis arrivée pour n'en retenir que le moment. » Voix de Sève offre en effet une nouvelle vision de Frontier, elle nous permet d'effleurer son âme... De comprendre pourquoi elle est intrinsèquement liée au peuple qui la mérite.

En effet, l'histoire des Fays recèle un côté poignant, renforcé par l'intensité et la justesse de leur lutte, la violence qui les guette. Lorsqu'elle traite des Fays, Léa Silhol nous narre des récits où l'altérité, la quête d'identité prédomine. Elle nous interroge également sur la différence telle que nous la vivons, la percevons dans notre monde contemporain.

La proximité de ce thème avec notre époque soulève de nombreuses questions. Mais les réponses sont en chacun de nous. Les fabuleux personnages que sont les premiers invitent à un dépassement de nos propres frontières ...

Nous voici maintenant arrivés au terme de notre voyage dans l'œuvre de cette princesse de la fantasy française. Récompensée par le public, louée par la critique, la Tisseuse est de ces écrivains qui parviendront un jour à abolir le dernier rempart qui tend à séparer les littératures de l'imaginaire de la littérature générale. Sa richesse stylistique et thématique nous conforte en cette opinion en tout cas.

Jess KAAN

Notes

- ¹ Mercedes Montoro Araque, **Léa Silhol ou lorsque le fantastique se « tisse » dans le mythe**, Les Cahiers du GERF n° 24, Hiver 2002/2003.
- ² Léa Silhol a également publié deux textes de science-fiction : « Xolotl », **Étoiles Vives n° 9**, Avon sur Fontainebleau, Éditions Étoiles vives / Le Béal, et « Sur la Terre comme au ciel », **Présences d'Esprits n° 26**, Paris, revue du Club Présence d'Esprits, p. 4-8.
- ³ **Dragon et Microchips n° 19**, Éditions de l'œil du Sphinx (www.oeildusphinx.com), p. 175-185.
- ⁴ Les actes de ces journées ont été édités sous la forme d'un ouvrage intitulé **Vampire : portraits d'une ombre**, Montpellier, Éditions de l'Oxymore, 1999, 240 p.
- ⁵ « Couleurs d'automne », **Les Vagabonds du Rêve**, Nice, Éditions Oxalis. [Repris dans **Les Contes de la tisseuse**, Paris, Éditions Nestiveqnen (Fantasy) p. 46 (épuisé); repris dans **La Tisseuse : Contes de fées, contes de failles**, Montpellier, Éditions de l'Oxymore (Moirages), p.77-84.]
- ⁶ **Spirale**, n° 179.
- ⁷ **La Sève et le Givre**, Montpellier, Éditions de l'Oxymore (Moirages), 2002, p. 9.
- ⁸ « Là où changent les formes », **Emblèmes : Rêves**, Montpellier, Éditions de l'Oxymore, p. 105-122.

- ⁹ Signalons que Finstern est également présent dans la nouvelle « La Faveur de la nuit », **Asphodale** n° 2, Laxou, ISF Éditions, p. 87-102.
- ¹⁰ « Là où changent les formes », *ibid.*
- ¹¹ Voir « Lumière noire », **French Gothic**, Paris, Éditions Les Belles Lettres, 2004, p. 389-402.
- ¹² Ce recueil reprend les nouvelles des **Contes de la Tisseuse** à l'exception du triptyque du Millénaire « Mille Ans de Servitude », « Tous des Anges » et « La Faille Céleste », remplacée par la nouvelle « Le Vent dans l'Ouvroir ».

Bibliographie

Léa Silhol anthologiste

- De sang et d'encre**, Pantin, Naturellement (Fictions), 1999, 309 p.
- Ainsi soit l'Ange, 18 contes entre Ciel et Terre**, Montpellier, L'Oxymore, 1999, 288 p.
- Il était une fée, 15 contes entre Clair et Obscur**, L'Oxymore (Emblématiques), 2000, 288 p.
- Lilith et ses sœurs, 17 reflets de la femme obscure**, L'Oxymore (Emblématiques), 2001, 288p.
- Venise Noire**, Montpellier, L'Oxymore (Emblèmes), 2002, 160 p.
- Traverses, l'anthologie de Fantasy Urbaine**, Montpellier, L'Oxymore (Moirages), 2002, 320 p.
- La Mort, ses vies**, Montpellier, L'Oxymore (Emblèmes), 2002, 160 p.
- La Mort, ses œuvres**, Montpellier, L'Oxymore (Emblèmes Hors série 1), 2003, 220 p.
- Doubles et Miroirs**, Montpellier, L'Oxymore (Emblèmes), 2004, 160 p.
- Mythophages, 16 sagas d'hier et d'aujourd'hui**, L'Oxymore (Emblématiques), 2004, 320 p.
- Spécial Taniith Lee**, Montpellier, L'Oxymore (Emblèmes), 2004, 224 p.
- Les Fées**, Montpellier, L'Oxymore (Emblèmes Hors série 2), 2004, 256 p.

Léa Silhol, nouvelliste

- Contes de la Tisseuse, 5 saisons et un élément**, Paris, Nestiveqnen (Fantasy), 2000, 224 p. [Épuisé]
- La Tisseuse, Contes de Fées, Contes de Failles¹²**, Montpellier, L'Oxymore (Moirages), 2004, 320 p.
- Conversations avec la Mort**, Montpellier, L'Oxymore (Épreuves), 2003, 288 p.
- Musiques de la Frontière, Livre I du Dit de Frontier**, Montpellier, L'Oxymore (Moirages), 2004, 320 p.

Léa Silhol, romancière.

- La Sève et le Givre**, Montpellier, L'Oxymore (Moirages), 2002, 288 p.

La Tisseuse sur le net

www.unseelie-court.net

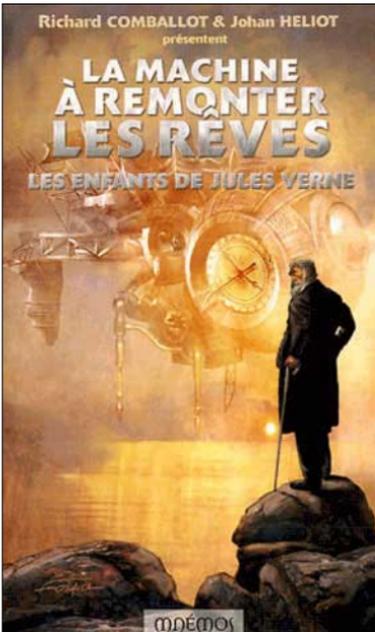
Jess Kaan est né en 1974 au bord de la mer du Nord, en France. Fasciné par le fantastique, il a mis quelque temps à venir à l'écriture. Ses premières nouvelles ont été publiées en 1999 dans des fanzines, puis chez divers éditeurs dont Oxymore, Nestiveqnen et la revue gothique **Elegy**. En 2003, il a obtenu le prix Merlin de la meilleure nouvelle pour « L'Affaire des Elfes vérolés ». Il a publié son premier recueil, **Dérobade**, aux éditions de l'Oxymore et se consacre à la rédaction d'un roman de terreur. Son périple sur : <http://perso.wanadoo.fr/jess.kaan>





Richard Comballot et Johan Heliot, éd.
La Machine à remonter les rêves : les enfants de Jules Verne
Paris, Mnemos, 2005, 350 p.

En cette année du centenaire de la mort de Verne, on ne compte plus les ouvrages universitaires ou bien pensants qui ambitionnent de lui rendre un hommage posthume, pensant ainsi le réintroduire dans le monde de la littérature légitime. Fort heureusement, les écrivains ont décidé à leur manière de lui rendre un véritable hommage, en explorant son monde pour en faire surgir de nouvelles fictions, comme l'a fait Verne lui-même lorsqu'il a exploité l'univers des **Aventures d'Arthur**



Gordon Pym d'Edgar Poe pour écrire **Le Sphinx des glaces**.

Voici donc le premier recueil de textes de fiction qui tente d'exploiter le potentiel narratif vernien pour de nouvelles aventures textuelles sur fond de poétique vernienne. Dix-huit nouvelles qui à leur manière montrent en quoi cet univers demeure une source possible d'émerveillement pour notre époque. Au passage, on en apprend de belles sur ces mondes inventés, sur la vie de Verne, et sur ses rapports avec à ses personnages. Mauméjan, avec l'érudition qu'on lui connaît — voir sa **Vénus anatomique**, un chef-d'œuvre —, nous montre un Jules Verne dans la peau d'un détective à la Dashiell Hammett, écrivain à ses heures sous la férule d'un éditeur maniaque nommé Lovecraft. Stolze nous invite à relativiser les inventions attribuées à H. G. Wells : il se serait emparé des idées que Verne n'avait pu développer, contraint par Hetzel à s'édulcorer. Walter et Pagel revisitent en détectives les secrets de Wilhelm Störiz, Ugo Bellagamba retrouve le mystère du rayon vert, Pevél transporte le *Nautilus* dans l'univers magique qui est le sien, etc.

À la lecture de tous ces textes qui illustrent ou décalent un aspect singulier de l'œuvre vernienne, sous des déguisements neufs, on est sensible à la connaissance intime qu'ont les auteurs des romans de Jules Verne. Mais ils sont pris dans des questionnements neufs, souvent parodiques, parfois tragiques, toujours drôles, et qui font apparaître, comme sur une lanterne magique, les multiples visages de Verne. Une anthologie pour qui connaît et aime Jules Verne, et pour en découvrir des facettes neuves le cas échéant.

Roger BOZZETTO

Armand Cabasson

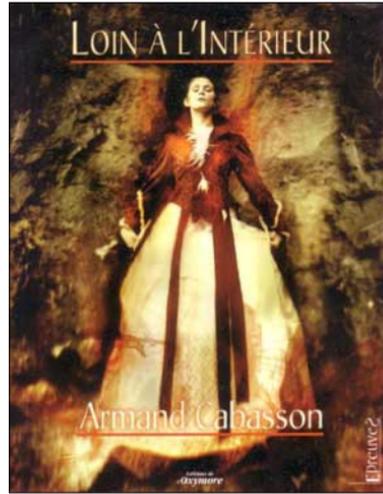
Loin à l'intérieur

Montpellier, L'Oxymore, 2005, 320 p.

Diabla d'homme qu'Armand Cabasson ! Après avoir régalié les amateurs de romans policiers historiques avec **Les proies de l'officier** et **Chasse au loup** (10/18), les deux premières enquêtes de son détective improvisé dans l'armée de Napoléon, le voici qui passe avec une égale dextérité au fantastique avec ce recueil paru récemment aux Éditions de l'Oxymore.

Le livre est beau, son format un peu « carré », inhabituel et, avec dix-huit nouvelles à déguster, le lecteur en a pour son argent. Une partie des histoires présentées ici sont inédites et les autres permettent de rappeler qu'Armand Cabasson est loin d'être un nouveau venu dans le genre et qu'il a publié quantité de nouvelles depuis cinq ans dans des revues et des anthologies spécialisées, mais aussi dans des revues historiques. . .

Ce qui frappe d'emblée à la lecture de **Loin à l'intérieur**, c'est la grande diversité thématique des textes proposés. Ceux-ci vont du petit chef-d'œuvre d'horreur psychologique pure sur les abîmes qui guettent l'adolescence qu'est « Flocons Rouges » à la fable violente et cruelle, « Le Prince et la Mort », en passant par des histoires grandioses et inclassables comme « De Morte et de Mortis Dementia » et sa folle croisade au sein de l'Enfer de Dante pour aller tuer le Diable. Autre grand moment du livre, « Le Bestiaire de Sallness » raconte comment des moines des Highlands écossaises se sont donnés pour incroyable mission de rechercher, de consigner et de préserver en les naturalisant toutes les créatures monstrueuses de la Terre. Un peu partout transpire enfin la passion de l'auteur pour l'histoire militaire et pour le Japon, les deux se conjuguant à la perfection avec l'étrange dans « Derniers Jours d'un Samourai ». La force d'Armand Cabasson est de toujours capter l'attention du lecteur par l'originalité de son approche du fantastique,



par la clarté et la fluidité de son style. Et le psychiatre qu'il est « dans le civil » sait se faire particulièrement convainquant quand il faut faire vivre ses personnages, même les plus bizarres.

Peu de nouvelles de ce recueil laissent le lecteur sur sa faim. L'une d'entre elles est paradoxalement « Dragons, Renard et Papillons » qui a pourtant obtenu le Prix Graham Masterton en 2003, victime dans la dernière ligne droite d'une chute décevante et un peu trop pleine de bons sentiments.

Mais ces quelques petits défauts sont bien incapables d'occulter le fait qu'un talent nouveau et régénérateur est en train de s'imposer dans le paysage du Fantastique français, éditorialement dévoré par l'ogre de la fantasy écrite au kilomètre. Après sa percée dans le roman historique, Armand Cabasson n'est donc pas près de finir de nous étonner.

Pour l'instant, les livres des Éditions de l'Oxymore ne sont pas distribués au Québec, mais on peut les commander sans problème par l'intermédiaire de toutes les grandes librairies françaises sur le web comme la FNAC, Amazon France ou d'autres. . . Son prix de 15 euros (environ 23 \$CAN) le met à portée

de toutes les bourses. Et, croyez-moi, ce n'est pas le genre de livre dont on regrette ensuite l'achat...

Richard D. NOLANE

Serge Brussolo

La Princesse noire

LGF, Le Livre de Poche, 2004, 285 p.

Serge Brussolo est un auteur prolifique et polyvalent : polar, roman fantastique ou policier, thriller horrifique ou médiéval ou encore science-fiction, l'auteur aborde tous les genres. L'arsenal de la folie organique et anatomique, la métamorphose, la dégradation et l'hybridation de la chair humaine, l'interpénétration des hommes et des objets ainsi que la fin des cloisonnements logiques font partie des nombreux réseaux de monstruosité susceptibles de définir l'œuvre de Brussolo.

L'un des derniers opus de Brussolo, le thriller médiéval **La Princesse noire**, nous plonge dans l'univers des Vikings gouvernés par d'étranges superstitions sanglantes et de magie belliqueuse. La jeune Inga, ciseuse de métier, est vendue comme esclave à la châtelaine Urd, surnommée « la Princesse noire ». Cette dernière recueille dans son château décrépi des enfants infirmes abandonnés par leurs parents, car selon les croyances vikings, les infirmes affaiblissent la race et portent atteinte à l'ordre naturel des choses. Et l'ordre naturel veut que les faibles et les enfants mal formés périssent gelés ou dévorés par les bêtes de la forêt.

Impossible de déterminer si les pensionnaires de Dame Urd lui sont reconnaissants ; elle leur a sauvé la vie mais elle leur impose d'exister dans un corps diminué. De plus, ils sont prisonniers du manoir, car si l'envie les prenait de se promener sur la lande, les gens du village ne tarderaient pas à les tuer. Inga prend soin de l'armée des gosses, mais son véritable rôle ne consiste pas à s'occuper d'eux. La princesse noire lui explique ce qu'elle attend plus précisément de l'imagière.



Une quinzaine d'enfants aveugles vivent entre eux dans les cryptes s'étendant sous le château. Ils se sont forgés une représentation du monde tout à fait fantaisiste et ont fini par développer des idées farfelues, des légendes, des rituels et des croyances absurdes. La haine s'est emparée d'eux et ils complotent d'investir le manoir et de tuer tous les occupants. Le véritable rôle d'Inga consiste à les ramener à la raison, de leur enseigner à l'aide de dessins, de gravures et de sculptures le véritable monde. Örök, le chef du clan, abreuve les jeunes aveugles d'un délire mystique constitué de vieilles légendes ; il leur raconte le mythe du surhomme aveugle et clame la mort prochaine des dieux et l'instauration d'un âge des ténébres.

Le mystère d'une bête monstrueuse qui pourchasse les aveugles, les mystères d'un garou qui hante la lande et terrifie les paysans, et surtout ce mystère de la mort d'Arald la Hache, défunt mari de la princesse noire et le rôle déterminant de cette dernière, peut-être responsable du trépas de son mari,

ne peuvent rester entiers car si Brussolo excelle à brouiller les pistes et à esquiver la vérité, il livre un roman dans lequel chaque énigme et chaque secret sont expliqués. Mystères, crimes et prodiges ne sont que fantasmagories et divagations alimentées par un climat de superstition dans lequel baigne la population viking.

Les brussoliens reconnaîtront dans **La Princesse noire** les nombreux tics d'écriture de Brussolo : redoublement des versions concernant la pseudo-mort d'Arald, mélange d'anticipation et d'affabulation, jeu de l'écriture de l'ultra-dicibilité et du discours de l'indicible, culte de la peur et de l'angoisse. Même si Brussolo fait preuve d'une imagination débordante et qu'il écrit plus vite que son ombre, une impression de *déjà lu* se dégage de son roman. Même s'il parvient à recréer tout un climat, à travers les croyances, les légendes, le merveilleux et les superstitions, Brussolo ne surprend guère le brussolien averti qui reconnaît bien la structure des récits qui suit l'évolution d'une jeune héroïne heureuse de

troquer une existence convenue pour une vie plus palpitante, dans sa façon d'appréhender l'atmosphère morbide et angoissante dans laquelle elle est plongée, de son désir de percer le mystère ou le phénomène étrange, réduit très souvent à peu de chose : des bruits dans les souterrains, une nuit trop opaque pour distinguer les objets, un fou pris pour un monstre.

Bref, **La Princesse noire** risque de décevoir les inconditionnels de Serge Brussolo, mais saura piquer la curiosité d'un lectorat novice en quête d'un auteur capable de jouer avec les portes de la terreur.

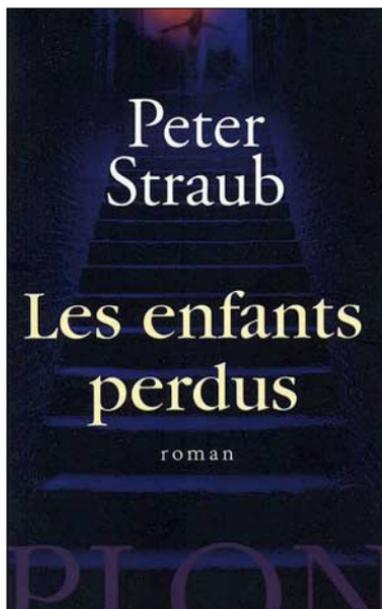
Estelle GIRARD

Peter Straub
Les Enfants perdus
 Paris, Plon, 2005, 343 p.

Comment, en une demi-colonne, vous faire partager mon engouement pour Straub, cet auteur à nul autre pareil ? Peut-être en vous parlant de la qualité de sa plume, ou de son véritable don lorsqu'il est question de générer des atmosphères malsaines, des scènes qui vous triturent féroceement les entrailles ? Ou devrais-je vous rappeler qu'il est l'auteur du classique **Ghost Story** et que, dans ces **Enfants perdus**, il explore une fois de plus les limites extrêmes du genre fantastique et celles qu'il partage avec le thriller ? Hélas, je sais que pour celles et ceux qui ont déjà lu un roman de Straub, rien de ce qui précède ne leur est étranger. Ce qu'ils ne savent peut-être pas, cependant, c'est que, dans **Les Enfants perdus**, Straub plonge dans le passé familial d'un de ses personnages les plus formidables, son *alter ego* Timothy Underhill, qui enquête sur le suicide de sa sœur et la disparition de son neveu, Mark.

Les Enfants perdus est un roman terrifiant, qui a pleinement mérité le Bram Stoker 2003.

Jean PETTIGREW



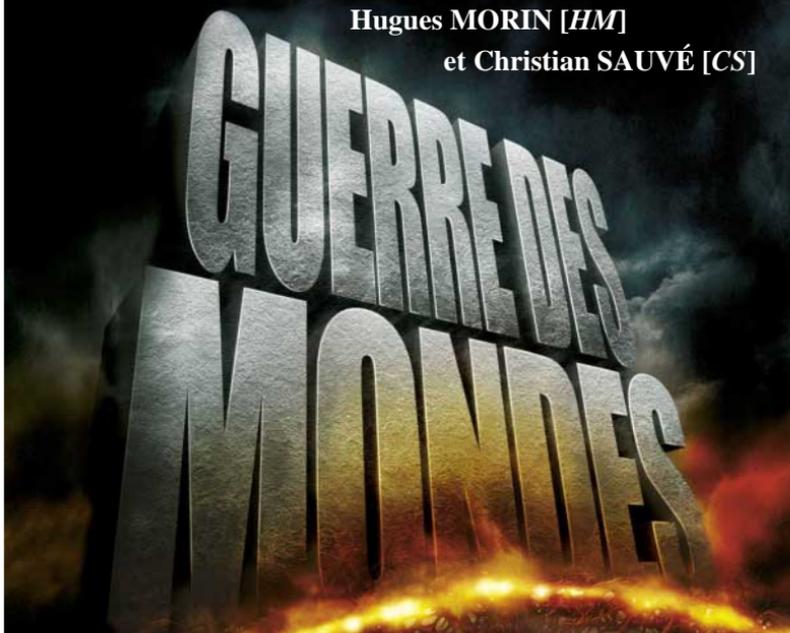
Sci-néma

par

Daniel SERNINE [DS]

Hugues MORIN [HM]

et Christian SAUVÉ [CS]



Une autre sorte de Neverland

Tim Burton, Helena Bonham Carter, Johnny Depp, voilà des noms qu'on a l'habitude de retrouver juxtaposés, en diverses combinaisons, car l'une est la conjointe du réalisateur, l'autre son acteur fétiche. On les retrouvera d'ailleurs cet automne (ou du moins leurs voix) dans **The Corpse Bride**, dont la bande-annonce burtonesque m'a mieux fait avaler les sucreries de Wonka.

« Folie douce » sont les mots qui viennent à l'esprit lorsqu'on voit se déployer le monde-bonbon que recèle la colossale confiserie de Willie Wonka, avec sa rivière et sa chute de chocolat. « Gentil film » pourrait résumer mon appréciation de **Charlie and the Chocolate Factory**. Certes, comme dans le cas de **Big Fish**, ce n'est pas du Tim Burton à son meilleur (malgré un clin d'œil à

Edward Scissorhands au tout début du film), mais la projection a dû me trouver bien disposé car j'ai presque tout aimé, et j'ai même supporté l'aspect comédie musicale (à petites doses, heureusement) et le quart d'heure lourdement « famille » de la fin.

L'histoire (de Roald Dahl) est simple : l'usine géante du chocolatier Willy Wonka est un mystère pour tous, car on n'y voit entrer personne depuis que Wonka a congédié



Photo : Warner Bro. Pictures

tous ses employés. Pourtant, ses friandises inondent les magasins, en particulier sa barre de chocolat « Scrumpdiddleumptious ». Un jour, Wonka organise un concours à l'échelle mondiale : cinq billets dorés permettront à cinq enfants de visiter la célèbre manufacture de chocolat. Une fille de riche, une fille de « Barbie » hyperactive, un *nerd* et un gros gourmand, avec parents assortis, se présentent pour la visite, ainsi que le petit Charlie



Photo : Warner Bro. Pictures

Buckett, pauvre et sympathique, accompagné de son grand-père qui a jadis travaillé chez Wonka. Diverses péripéties – plus fantaisistes les unes que les autres – jalonnent la visite, la première découverte étant les centaines d'Oompa Loompas, pygmées bruns à visage unique, que Wonka a ramenés d'Oompaland et

qui lui servent de joviale main-d'œuvre. À la fin, un seul des enfants est destiné à gagner une récompense exceptionnelle ; je ne gâche rien en énonçant l'évidence : ce sera le brave petit Charlie aux oreilles décollées qui, ni riche, ni ambitieux, ni goinfre, ni agressif, choisira de rester avec sa famille lorsque le milliardaire formulera son offre mirobolante.

J'ai parlé d'humeur au début de mon commentaire : j'aurais pu tout aussi bien mal supporter les images de synthèse peu détaillées et les effets numériques sommaires, ou les chorégraphies de petits clones marron, mais ce sont les acteurs qui ont emporté mon adhésion. Un suave Johnny Depp androgyne, hallucinant dans sa ressemblance avec l'Amélie Poulin d'Audrey Tautou, parcourt en funambule la fine ligne entre psychopathie et folie douce. Heureusement, à la différence d'un Michael Jackson auquel on songe inmanquablement, Wonka semble avoir horreur des enfants.

J'ai évoqué en début de texte les combinaisons d'acteurs gagnantes, et je suis sûr que la suivante n'est pas due au hasard : le petit Freddie Highmore avait joué face à Johnny Depp dans le film de Marc Foster **Finding Neverland** (2004), touchant hommage à James Barrie, le créateur de **Peter Pan**. Dans les deux films on est frappé par la solennité qui se dégage du regard de ce jeune acteur britannique. Grâce à sa stature frêle (il avait quand même onze ans quand il a tourné **Finding Neverland**, et douze dans le film de Burton), il peut incarner des personnages beaucoup plus jeunes que lui, et leur donner une gravité remarquable. J'aime croire que, s'il a été consulté pour le projet, c'est Johnny Depp qui a recommandé le *casting* du talentueux Freddie.

Ah oui, j'allais oublier de le préciser : Helena Bonham Carter joue le rôle de sa mère Buckett, spécialiste de la soupe aux choux, et Christopher Lee incarne le père (dentiste !) de Willy Wonka.

Est-ce que **Charlie and the Chocolate Factory** sera encore à l'affiche lorsque vous lirez ces lignes ? Probablement pas. Mais je crois que vous pourrez louer le DVD sans regrets, et ce même si vous n'avez pas d'enfants à occuper, car il s'y trouve des clins d'œil aux adultes (dont un hommage *tongue in cheek* à **2001 Odysée de l'Espace**). [DS]

Jetez cette fillette aux Martiens !

Question : faut-il vraiment une fillette irritante et criarde pour faire un bon suspense ? Réponse : non, mais Spielberg peut se le permettre. Et prenez garde : quand Spielberg « adopte » un enfant acteur, c'est parfois pour plus d'un film.

Dakota Fanning est habituée de se faire enlever par des extra-terrestres (je pense à la télé-série **Taken**). **War of the Worlds** n'en est qu'au quart que déjà on a envie de crier à Tom Cruise : « Ouvre la portière de l'auto et cr... ta fille dehors ! » Il n'en fera rien, bien entendu, et voilà le moteur de l'intrigue : comme dans **Signs**, l'invasion planétaire est vue du point de vue d'une famille – assiégée dans le film de Shyamalan, en fuite dans celui de Spielberg. Dans

les deux cas, on n'obtiendra qu'un minimum d'informations sur l'affrontement à l'échelle du globe – par la télé dans **Signs**, par l'équipe d'un car de reportage dans **War of the Worlds**. Dans les deux cas aussi, les incohérences ou les invraisemblances du scénario sont assez majeures pour agacer dès la sortie de la salle et hypothéquer tout sentiment de satisfaction qu'aurait pu laisser un film au demeurant fort réussi sur certains plans.

Dans **War of the Worlds** 2005, par exemple, les scénaristes s'en sont tenus au dénouement du roman de Wells, ce qui est annoncé dès le générique d'ouverture avec ses gros plans microscopiques de bactéries. Mais que les envahisseurs aient planifié leur offensive des milliers d'années plus tôt (sinon davantage) sans songer à l'aspect sanitaire de leur « visite » sur Terre... ? (Cette idée de se promener tout nus sur une planète étrangère !) Et peut-on croire qu'aucun de leurs milliers d'engins de guerre enfouis sous terre n'ait été découvert accidentellement par les humains ? *Homo sapiens* creuse des mines depuis plus de 3000 ans.

Et puis, qu'est-ce que c'est que cette façon de traiter les humains ? On les incinère un par un, mais de temps à autre on en cueille un pour le passer à l'extracteur de jus, son sang étant destiné à arroser les cultures de *fungus* écarlate qui, en quelques jours, couvrent une bonne partie du paysage. On croirait que des extraterrestres aux intentions aussi durables auraient mis au point des techniques d'extermination plus efficaces...

Pour le spectateur qui refuse de laisser son cerveau à l'entrée, cette accumulation de détails qui clochent gêne un film qui offre pourtant d'excellentes images. Je pense au lever des dantesques tripodes, à leurs bruits (ces terribles appels évoquant des sirènes de brumes), je pense au courant de la rivière chargée de morts ou au passage de ce train en feu (chut ! ne vous demandez pas comment il roule encore...).

Il me faut revenir sur la question du suspense. Spielberg a voulu refaire la scène si terrifiante de l'invasion « domestique » du



Photos : Paramount Pictures



film de 1953, celle des héros cachés dans une maison la nuit, l'œil inspectant les lieux au bout d'un tentacule métallique. Sauf que dans l'œuvre de 2005, on a l'impression que le quart du film se passe dans cette cave tant l'épisode est étiré. Prisonnier de ses habitudes (quoique ç'aurait pu être pire), Spielberg en fait trop, introduisant par exemple deux extraterrestres en balade qui viennent inventorier le sous-sol de la maison en ruine, extraterrestres qui ressemblent de manière embarrassante à ceux de **Men in Black** ou d'**Indépendance Day**.

Et puis cette conclusion « familiale » dans une rue résidentielle de Boston, curieusement épargnée par l'invasion... Manifestement une partie des retrouvailles, la partie la moins vraisemblable, a été rajoutée en postproduction, soit après le verdict d'un public test, soit à la demande des producteurs ou des distributeurs en quête de fin heureuse. La scène est tournée avec seulement deux acteurs (les autres sont subitement éclipsés, y compris Ann Robinson et Gene Barry, vedettes du film de Haskin, faisant ici une apparition « caméo » en tant que grands-parents). Je n'en dis pas plus afin de ne pas gâcher le plaisir des lecteurs qui n'auraient pas encore vu le film ; survenons simplement que cette invraisemblance en particulier ne surprend guère, venant de Spielberg et d'Hollywood, compte tenu de la propension à la pensée magique qui imbibe toute la culture américaine.

Cela dit, à cause de ses moments (très) forts, j'aurais tendance à recommander **War of the Worlds** malgré ses carences et en dépit du fait que Tom Cruise n'est décidément pas à son meilleur. [DS]

Dans les cavernes, un hybride d'**Alien** et **The Thing**

Avez-vous votre liste des choses à ne pas faire quand vous faites partie d'un groupe traqué dans un lieu obscur et clos ? S'isoler du reste du groupe, ne pas répondre quand on vous parle via la radio, se livrer à un combat de coq entre machos, dissimuler les blessures qu'on a subies ? Même liste que moi, bref. Les personnages de **The Cave** disposent d'une liste identique et s'assurent de faire tout ce qu'il ne faut pas, tout en jouant de leurs rivalités dont les origines resteront obscures.

Premier épisode, 1975, des aventuriers occidentaux avec leurs guides roumains, aux motivations indéfinies, veulent explorer une caverne accessible par un puits condamné, sous une petite église isolée dans les Carpathes. Explosifs, mauvaise idée, avalanche. Et il y a *quelque chose* dans la caverne avec eux.

Reste du film, 2005, des archéologues (dont un d'origine locale) s'adjoignent une équipe de spéléologie sous-marine, étatsunienne bien entendu, pour explorer le réseau de cavernes inondées dont on vient de mettre au jour l'accès, sous les ruines d'une église.

On descend, on s'immerge avec tout l'équipement sophistiqué requis, tant pour la descente en rappel que pour la plongée sous-marine. Vous avez vu la bande-annonce, vous avez vu mon titre : il y a effectivement des formes de vies dans cet immense et profond réseau de salles, de puits, de lacs et de rivières souterraines. Quelque chose qui a donné naissance aux légendes, mais qui n'est pas ce qu'on pense... Je n'en dis pas plus.

L'Oscar pour les cavernes les plus réussies est gagné d'avance. J'ignore quelle part a été tournée dans de vraies cavernes, et quelle autre dans des décors, mais dans tous les cas c'est impeccable et varié. On est loin des cavernes de studio de **Star Trek** ! Un



oscar aussi pour la photographie sous-marine : ce n'est pas **The Abyss**, mais ça n'a quand même pas dû être facile à filmer.

Hélas, comme ces Oscars-là n'existent pas, **The Cave** ne gagnera rien, ni le réalisateur qui en est à la direction de son premier film, ni les acteurs de films B (ou de séries télévisées), ni les scénaristes aux accomplissements antérieurs obscurs.

Disons simplement que les producteurs ont créé de l'emploi en Roumanie, qu'ils se sont ménagé l'option d'une « séquelle » (le mot s'impose) et que vous, en tant que cinéphiles, pourrez vous contenter de le louer en complément de programme, les soirs « deux pour un »... [DS]

Eaux glauques

Dans la mouvance des films japonais refaits en anglais (**Ringu** / **The Ring**), parfois refaits par leur propre réalisateur d'origine (Takashi Shimizu pour **Ju-On** / **The Grudge**), il est un peu surprenant de noter que **Dark Water**, le « *remake* » de **Honogurai mizu no soko kara** en anglais a été fait par un... Brésilien. Si le nom de Walter Salles vous laisse indécis, j'ajouterai simplement « **Carnets de voyage (Diarios de Motocicleta)** » et l'image de Gael García Bernal incarnant Guevara sur la route des Andes vous servira de rappel. (Je ne peux résister à faire une parenthèse sans rapport : Salles réalisera l'adaptation d'**On the Road**, le roman-phare de Jack Kerouac, pour Francis Ford Coppola qui en détient les droits depuis quarante ans.)

Pour en revenir à Hideo Nakata, on ne peut s'empêcher de noter chez lui une obsession pour les noyades de filles. Dans **Dark Water**, Jennifer Connelly joue une mère, Dahlia, fraîchement séparée, qui doit trouver, pour elle et sa fillette Ceci, un appartement abordable tandis que s'enclenchent les procédures de divorce et le litige sur la garde de Ceci. Hélas, Dahlia ne peut se payer qu'un miteux trois pièces dans un déprimant complexe d'appartements sur Roosevelt Island, entre Manhattan et Queens. Manque de pot, il y a au plafond de la chambre une fuite, où une eau brune coule de chez les voisins russes d'en haut – voisins qui n'y sont plus, du reste, étant partis chacun de leur côté, la mère avec sa fille et le père de son bord. Ou est-ce bien ainsi que les choses se sont passées ? Pourquoi y a-t-il toujours de l'eau qui coule, pourquoi l'ascenseur a-t-il des caprices, pourquoi la petite Ceci s'est-elle mise à aimer cet endroit morose, elle qui n'en voulait rien savoir le jour où sa mère a signé le bail ? Ajoutons une ombre au tableau : jadis, la propre mère de Dahlia l'avait abandonnée, fillette (carrément *oubliée*, est-on amené à comprendre).

La mise en scène joue sur les craintes obsessionnelles de bien des locataires : l'inondation redoutée, surtout lorsque l'eau est malpropre, et l'impuissance que l'on ressent lorsque tout recours au plombier nous est refusé... (Synchronicité : trois jours avant que j'aie vu **Dark Water**, une fuite similaire s'est déclarée au plafond de ma salle de bain et a coulé la nuit entière, heureusement pas dans des tons de brun...)

Le soleil se montre rarement dans ce film qui semble avoir été tourné entièrement par temps gris, souvent sous la pluie. Les plongées et contre-plongées, les vues aériennes, le réservoir d'eau sur le toit (ces fameux réservoirs new-yorkais aux toits pointus), la grisaille du béton, la pénombre des couloirs, le clair-obscur d'un appartement abandonné... Le parti pris de la direction artistique est manifeste : l'ambiance (et sa poésie) seront établis par l'image, par la fréquente absence de couleur. Le fantastique sera amené moins par les images-choc ou les points d'orgue de la trame musicale (signée Badalamenti), que par la graduelle imbibition (le mot



Photo : Touchstone

existe !) du spectateur par l'eau sombre de l'angoisse. Les débordements sont-ils authentiques ou ont-ils lieu seulement dans la tête migraineuse de Dahlia ? Y a-t-il fantôme, hantise, comme on est invité à le croire assez tôt dans l'intrigue ?

Sans être un grand film, **Dark Water** m'a paru efficace et fort réussi du point de vue de l'atmosphère. Les prestations d'un trop rare Tim Roth, dans le rôle de l'avocat sans domicile fixe, et d'un Pete Postlethwaite en concierge lugubre à souhait, ne gâchent rien à l'ensemble. [DS]

Magie noire à la clé

Irréprochable est l'adjectif qui me vient à l'esprit pour qualifier le dernier film d'Iain Softley, qui nous avait donné le mémorable **K-Pax** en 2001. (À moins qu'on veuille lui reprocher l'accent franchouillard d'un Noir louisianais qui dit une phrase en français...)

The Skeleton Key se passe à « Terrebonne », dans les marais proches de la Nouvelle-Orléans. Kate Hudson joue Caroline, une jeune aide-infirmière qui répond à une offre d'emploi : elle aura à prendre soin d'un vieillard, Ben Devereaux (John Hurt) devenu muet et presque paralysé à la suite d'un grave AVC. L'épouse, Violet, incarnée par Gena Rowlands, se montre d'abord hostile à Caroline, puis une manière de trêve s'instaure, à la faveur de laquelle la jeune femme creusera le passé de la grande demeure décrépite, particulièrement de son grenier où sont cachés les accessoires du rite « *hoodoo* », qui serait au Vaudou ce que la magie est au catholicisme. Comme on peut le penser, la résidence coloniale a un passé chargé ; celui-là implique un couple de domestiques noirs lynchés pour crime de sorcellerie, un riche banquier ruiné, assassin et suicidaire.

Avec un rythme posé, évitant sursauts et peurs faciles, Softley met en place un suspense fort efficace, qui ne bascule dans le surnaturel « franc » que dans les vingt dernières minutes, amenant un dénouement sans compromis, qui satisfera les amateurs de fantastique classique. L'ambiance humide de la campagne marécageuse ne nuit pas à la mise en scène.

À la différence d'un **War of the Worlds** où les carences du scénario s'additionnent sans qu'on ait à réfléchir bien fort, quand on



Photo: Universal Pictures

repense à **Skeleton Key**, on assiste à une mise en place rétrospective de maints détails, qu'on a notés mais dont la pertinence ne devient évidente qu'à la lumière de la révélation finale. Cela rajoute une couche de sens à une histoire déjà bien songée. Ehren Kruger avait d'ailleurs scénarisé **The Ring** 1 et 2 (et, jadis, le fort efficace suspense **Arlington Road**). [DS]

The Brothers Grimm

Dans la filmographie de Gilliam, il y a d'une part les (agréables) hénaurmeries de **Time Bandits**, **Brazil** et **Baron Munchausen**, d'autre part les films plus « sérieux » comme **Twelve Monkeys**, **The Fisher King**. Mise en scène un peu grand-guignolesque, jeu d'acteurs bouffon, le Gilliam que j'apprécie moins fait un retour en force dans **The Brothers Grimm**, mettant en vedette deux acteurs dont je n'avais pas déploré l'absence récente dans mon champ de vision : Matt Damon (pourtant bien aimé dans les deux **Bourne**) et le très quelconque Heath Ledger. Figurent aussi à la distribution Monica Bellucci et Jonathan Pryce (le spécialiste des sales types), tout cela tourné dans des studios de Prague et dans la campagne tchèque.



Wilhelm et Jacob Grimm sont deux charlatans, se présentant dans les villages allemands comme des « *ghostbusters* » avant la lettre (« *witchbusters* » serait le terme plus approprié), sauf que ce sont eux qui mettent en scène (avec complices) les terribles apparitions qu'ils vaincraient moyennant honoraires salés. L'un d'eux, Jacob, a plus de respect pour les contes et légendes qu'ils exploitent, mais Wilhelm ne pense qu'à plumer les superstitieux villageois. Jusqu'à ce que l'occupant français (on est dans l'Europe napoléonienne) les recrute de force pour éclaircir un mystère plus sérieux : une dizaine de fillettes ont disparu dans une forêt mal famée (dont l'une à la manière « Chaperon rouge » et l'autre à la façon « Hansel et Gretel »). Dans un baroud qui s'éternise au fil des incursions et des retraites, avec l'aide d'une guide qui ne s'en laisse pas imposer, les Grimm affronteront un loup-garou, des volées de corbeaux, des arbres féroces et les maléfices d'une reine thuringienne non-morte qui tente de revenir à la vie en collectionnant douze vierges du haut de sa tour.

Certes, il y a de belles et fortes images, des décors réussis et des effets qui le sont moins, toutefois divers irritants ont gâché le peu

de plaisir que j'éprouvais à suivre cette histoire éparpillée, trop longue pour son propre bien. Je pense à des répliques empruntées à maints films étatsuniens, je pense au rôle lunatique dévolu à Heath Ledger, je pense au général français, à son cruel lieutenant italien, à leurs accents hérissants et à leur jeu très « *comedia dell'arte* ».

Un scénario plus solide et un montage plus rigoureux auraient-ils sauvé **The Brothers Grimm** ? Est-ce que Gilliam avait vraiment une vision d'auteur pour ce film ? Allez savoir. C'est comme pour Burton, Lynch ou Cronenberg : on ne peut faire taire la petite voix qui demande : « Est-ce que le meilleur de leur œuvre est derrière eux ? »

[DS]

Batman Begins : On efface tout et on recommence ?

Ça faisait des années que Warner Bros rêvait de ressusciter sa franchise *Batman*. Et l'idée de raconter le début de l'histoire de Bruce Wayne et comment il deviendra Batman ne date pas d'hier non plus. Frank Miller (**Sin City**) avait écrit un scénario déjà, basé sur sa bande dessinée **Batman : Year One**, et un *storyboard* avait même été fait en prévision d'un tournage.

Les succès des franchises *Spider-Man* et *X-Men* ont convaincu les gens de la Warner que le temps était venu de revoir Batman. Le désastreux accueil critique du dernier opus en date (**Batman and Robin**, 1997) avait besoin d'être effacé de la mémoire des spectateurs à tout prix. Bref, il fallait redéfinir Batman au cinéma et c'est dans cette optique que ce « premier » film a été pensé.

Batman Begins raconte donc la jeunesse de Bruce Wayne, comment ses parents ont été assassinés devant lui, comment il a hérité de sa fortune, comment il a mal géré sa colère, comment il a appris diverses techniques de combat et, bien entendu, comment et pourquoi il est devenu Batman.

Le scénario et la réalisation tentent une approche « réaliste » des activités de Batman, on rationalise les armes utilisées, les acrobaties, les combats et même la *batmobile*. Cette approche rappelle aussi celle de *Spider-Man*, *X-Men* et quelques autres films adaptés de BD de super-héros. Et contrairement à **The Fantastic Four**, sorti un peu après, **Batman Begins** fonctionne sur tous les plans.



Côté distribution, les créateurs de ce nouvel opus ont visé juste. Dans le rôle principal, on retrouve Christian Bale, qui accomplit un excellent travail. J'avoue ne pas avoir été totalement impressionné par son côté trop effacé en tant que Bruce Wayne, mais sa performance en Batman vaut le détour (j'ai particulièrement adoré la voix, sombre et profonde). Michael Caine compose un succulent Alfred et Katie Holmes fait aussi un bon travail, quoiqu'il faut reconnaître que son personnage de Rachel (amie, amoureuse, amie...) apparaît sporadiquement, ce qui ne lui laisse pas beaucoup d'occasion d'étoffer le personnage. Du côté du mentor, on retrouve Liam Neeson dans le rôle d'un « maître Jedi » un peu dur (hum) et les méchants de service sont tous très bien campés. Une mention spéciale à Cillian Murphy dans le rôle du D^r Crane, encore plus effrayant que son côté sombre de *Scarecrow* !

Christopher Nolan (réalisateur de l'inoubliable **Memento**) effectue un travail digne de mention. Il arrive à nous faire oublier les élucubrations galopantes de Joel Schumacher dans **Batman Forever** et **Batman and Robin**. Les



images sont sombres et noires. Le traitement est dramatique et dur. Et dans ce sens, c'est certainement l'adaptation la plus fidèle de la bande dessinée originale, dont le ton a toujours été éloigné des clowneries que l'on a pu voir sur écran auparavant. J'aurais peut-être préféré une *batmobile* moins crédible et plus amusante, mais les choix de Nolan, qui a co-écrit le scénario, sont entièrement justifiables. Cela m'a donné le goût de revoir les deux films de Tim Burton (**Batman** et **Batman Returns**), dans mes souvenirs aussi des films sombres, glauques et amusants à la fois. Et j'ai encore un faible pour le Bruce Wayne campé par Michael Keaton.

Pour revenir à **Batman Begins**, ma plus grande réserve concerne les scènes de combats. Le film s'inscrit dans ce qui semble une nouvelle tendance à Hollywood : le montage serré, saccadé et en plan très rapproché de toutes scènes de combats. Ce qui résulte en un véritable fouillis, on ne voit rien, quelques bras et jambes ici et là, et on n'arrive pas à suivre le vrai déroulement du combat en question. Utilise-t-on cette technique pour donner un effet plus rapide, déroutant ? Ou bien juste parce que c'est moins compliqué que de filmer un combat crédible bien chorégraphié ? Personnellement, j'ai hâte que cette façon de faire soit abandonnée.

Détail secondaire, **Batman Begins** est non seulement un très bon film de divertissement intelligemment réalisé, mais il s'avère être un des meilleurs films du trimestre, tous genres confondus. [HM]

The Island

Tenter de trouver des points communs entre les différentes parties qui composent **The Island** est comme trouver une ressemblance entre un dictionnaire, une torpille et un canard. Au mieux, ça donne une bonne blague ; au pire, un mal de tête.

Car assister à **The Island** m'a donné l'impression de voir trois films pour le prix d'un et pendant la durée de deux. Le premier film est intéressant et pas trop bête, le deuxième bête et divertissant, le troisième stupide et ennuyeux.

Tout commence dans un futur plus ou moins éloigné, dans une colonie où se retrouvent les survivants d'une catastrophe planétaire. Nos personnages sont choyés, cantonnés dans leurs tours et protégés d'un environnement hostile. Des contrôles subtils et moins subtils leur assurent une excellente santé. Quelques chanceux, à intervalles réguliers, gagnent la loterie et obtiennent un laissez-passer à « l'Île » du titre, où l'on leur promet une existence idyllique. Le passage à l'Île est à sens unique : non seulement personne ne revient, mais on n'entend plus jamais parler d'eux...

Ce premier acte est la meilleure partie, surtout si, en bon amateur aguerri de SF, on soupçonne déjà que sous ce décor se dissimule quelque chose de plus inquiétant. Ces soupçons sont confirmés alors que nos deux héros découvrent l'horrible vérité et s'échappent de leur cocon privilégié pour se retrouver en pleine civilisation, avec des traqueurs à leurs trousses.

C'est également à ce moment que les prétentions de **The Island** comme film de SF sérieux se volatilisent.

Autant la première partie du film est bourrée de petites touches intéressantes, autant la seconde sombre dans les clichés grossiers des films de poursuite. Les erreurs et incohérences s'accroissent, à un tel point qu'on s'épuiserait à en faire la liste. Simple exemple :



Photo : Dreamworks

un bracelet hyper-sophistiqué aux propriétés biométriques est dépourvu de bouée de location, alors que ce genre de technologie *existe déjà* ! Et vous n'avez encore rien vu de Los Angeles, où l'on a maladroitement greffé par infographie des éléments futuristes ridicules sur des plans contemporains de la métropole. Même la pub a une touche tout à fait 2005... !

Mais si le second acte de **The Island** n'est pas particulièrement crédible, il reste au moins intéressant si on aime les scènes d'action. Ça bouge. Michael Bay joue ici avec ses jouets favoris, et nous en met plein la vue. Tant pis si la meilleure séquence du film est auto-plagiée sur **Bad Boys II**, du même réalisateur. Et attendez de voir nos héros survivre à une chute du haut d'un gratte-ciel.

C'est lorsque les protagonistes décident de retourner au bercail pour y régler quelques questions que le film amorce son vol en piqué. Des retournements dramatiques abrupts, des armes faufilees à travers des mesures de sécurités inexistantes, des scènes usées jusqu'à la corde et surtout le sentiment d'avoir déjà tout vu ça à de multiples reprises... Ce troisième acte n'est pas seulement superflu : il est *nuisible* en balayant toute la bonne volonté accumulée par le spectateur jusque-là. On sort de la salle plus préoccupé que divertit, préoccupé par l'avenir d'un système de production cinématographique qui permet de tels dérapages où, semble-t-il, personne ne peut se lever pour signaler des incohérences qui torpillent un film au complet.

Peut-être y a-t-il une justice après tout : malgré une campagne de publicité musclée et des valeurs pourtant sûres, **The Island** a coulé à pic au box-office américain, récoltant 36 millions \$ d'entrée sur un budget de production de 126 millions \$. Un désastre financier, avec des critiques tièdes pour ne pas aider. Espérons que Dreamworks a compris le message : ça ne sert à rien de frapper le spectateur avec un bon début si le reste du film le trahit. [CS]

Sky High

Jolie surprise que ce film modeste et sans prétention, qui allie un scénario astucieux à des effets spéciaux peu dispendieux. Comme quoi les films divertissants et bien menés peuvent encore nous faire passer un moment agréable.

La prémisse à elle seule fait sourire : les enfants des super-héros peuvent hériter des pouvoirs de leurs parents, mais apprendre à s'en servir demande un peu d'éducation. Voilà donc pourquoi, sitôt la puberté arrivée, on les dépêche secrètement à *Sky High*, une école privée dédiée aux super-ados. Selon la puissance de leurs pouvoirs, ils seront divisés en *heroes* et *sidekicks*, selon un système social tout à fait injuste et donc complètement conforme à la réalité d'une école secondaire.

Notre protagoniste est le fils de deux super-héros parmi les plus célèbres... sauf que lui semble être complètement dépourvu de super-pouvoir. Placé avec les *sidekicks*, le voilà aux prises avec les problèmes normaux de ce milieu social : amour inavoué, ostracisme, tentatrice aux aguets et super-ennemi héréditaire. La routine, quoi.

Imaginez un hybride de film de super-héros et de film d'ados, sous le couvert d'une comédie sympathique, et vous aurez une bonne idée de l'impression qui se dégage de **Sky High**. Non, l'histoire n'est pas terriblement originale, mais la qualité des dialogues et de la mise en scène, soutenus par de nombreux effets spéciaux amusants, infuse à tout le film une énergie communicatrice. Mieux encore : les acteurs sont tous très sympathiques, avec quelques rôles de soutien juteux qui sauront aussi plaire aux adultes : Lynda « Wonder Woman » Carter comme directrice, Bruce Campbell comme prof d'éducation physique, Dave Foley comme *ex-sidekick* et Kurt Russell comme papa super-héros, que demander de plus ?



Photo: Walt Disney Pictures

Thématiquement, **Sky High** combine habilement deux courants du cinéma hollywoodien d'aujourd'hui. L'emphase sur l'aventure en famille vient rejoindre la série *Spy Kids*, ainsi que **The Incredibles** et l'imminent **Legend Of Zorro**. Si on veut vraiment concevoir un film pour tous, n'est-ce pas, quelle meilleure idée que de transformer une famille au complet en équipe aventurière ? Tout le monde peut s'identifier à un personnage, et on peut y faire passer un message pro-familial, parfois peu subtil... mais ce n'est pas obligatoire.

Il combine aussi le courant des films de super-héros révisionnistes, ces films qui depuis **X-Men 2**, et même un peu avant, tout en respectant le sujet et la mythologie, font quelque chose de *plus* avec le concept. Des films comme **The Incredibles**, encore, mais aussi **Batman Begins**, qui décortique le mythe de son personnage, ou **Spider-Man 2**, où on explore les rouages psychologiques d'un protagoniste établi par un film précédent.

Bref, tout en reconnaissant les ressemblances entre **Sky High** et **The Incredibles**, voilà un film pour adolescents bien fait et bien présenté qui saura rejoindre et plaire à un public de genre exigeant.

[CS]